

## L'enclave ethnique envisagée comme *safe space* : le cas de La Petite Haïti à Miami

Pascale Smorag\*

**Résumé :** *Fragilisé par l'expérience du déracinement et de l'immigration ainsi que par sa position au bas de l'échelle économique et raciale, l'exilé haïtien de Miami peut se sentir dévalorisé au sein de la société états-unienne. L'enclave haïtienne de Little Haiti pourrait-elle être ce safe space qui le protégerait des discriminations et des préjugés tout en lui offrant la possibilité d'y exprimer sa culture, d'y parler le créole, décrié comme contraire à l'intégration, d'y maintenir ses traditions? Favorisant l'expression artistique et l'affirmation identitaire, cet espace peut aussi devenir revendication, notamment vis-à-vis des Noirs états-uniens avec lesquels les Haïtiens désirent prendre leur distance. Source d'apaisement ou de tensions, notamment face aux velléités immobilières des promoteurs, La Petite Haïti s'impose comme un espace de transmission de la mémoire collective et de fierté communautaire, un espace sécurisé qui ne peut se permettre de baisser la garde.*

**Mots-clés :** *Little Haiti, Miami, enclave ethnique, safe space, territoire urbain*

Née aux États-Unis dans les années 1960 de la nécessité pour la communauté gay de se rencontrer dans des espaces « sûrs », l'instauration de *safe spaces* (ou « espaces protégés ») devait leur permettre d'échapper aux réactions homophobes et aux repréailles policières alors cautionnées par la loi fédérale (Kenney, 2001). Qui plus est, les *safe spaces*, aussi appelés « zones neutres », engageaient les individus LGTBQ+ à exprimer leur différence et à trouver dans ces

---

\* Pascale Smorag est Maître de Conférences à l'Université de Bourgogne Franche-Comté, où elle enseigne la civilisation américaine. Elle s'intéresse à la ville américaine et à ses territoires communautaires/ethniques, et en particulier à Miami. Elle a publié *La Toponymie du Midwest* (PU Paris-Sorbonne, 2009) et codirigé *Regards croisés sur la ville américaine : Mutations, pratiques et imaginaires urbains des États-Unis* (PU de Franche-Comté, 2018).

espaces la possibilité et la légitimité d'être eux-mêmes. Lieux de reconnaissance et de réconfort, les *safe spaces* allaient devenir synonymes de multiples «entre soi» où se réfugierait toute personne échappant à l'oppression ou à la dénégation de son identité propre. À leur tour, à la fin des années 1960 et tout au long de la décennie suivante, les mouvements féministes constituèrent leurs propres espaces sécurisés, non mixtes, où serait libérée la parole quant à leurs revendications à l'égalité des droits, tout particulièrement face à un patriarcat jugé dominant. Encouragées par le mouvement des droits civiques, les minorités ethniques décidèrent elles aussi de créer leurs propres lieux, associatifs et communautaires, qui leur offriraient non seulement un abri contre les comportements blessants, voire agressifs, mais aussi la possibilité de valoriser leurs singularités culturelles; en clair, d'être soi sans être pointé du doigt comme nuisant à l'intégrité nationale.

Tout immigrant qui s'établit au sein d'un regroupement ethnique peut s'inscrire dans une telle démarche, retrouvant à la fois un espace où sa différence sera partagée avec des pairs et où il ne craindra pas d'être stigmatisé comme étranger. La présente étude, qui s'intéresse à La Petite Haïti de Miami, pose ainsi l'hypothèse d'une enclave ethnique envisagée comme un espace sécurisant où retrouver ses repères en terre d'accueil<sup>1</sup>. L'enclave pourrait être perçue comme un *safe space* permettant aux ressortissants haïtiens de se sentir chez eux aux États-Unis, une sorte de mise à l'abri les incitant, paradoxalement, à mieux y vivre. Se pose alors la question des possibles limites du territoire ethnique : doit-il être protégé des interférences extérieures, voire surinvesti afin d'y renforcer le sens communautaire? La volonté affichée des Haïtiens de se démarquer des Noirs états-uniens, avec lesquels ils partagent cet espace, annonce paradoxalement l'expression de réticences à l'encontre de ceux qui n'appartiennent pas à la communauté. Le *safe space* serait-il un «territoire à soi», et non aux autres? Lorsque l'on sait que les préjugés sont à l'origine même des *safe spaces*, ces stratégies territoriales pourraient être perçues comme contre-productives puisque conduisant à un repli sur soi (Goffman, 1974) et réintroduisant de l'exclusion et de la

---

<sup>1</sup> Pour une étude sur le *safe space* envisagé comme espace transitionnel, lire Vallet-Armellino, 2017.

marginalité là où elles avaient été combattues. Néanmoins, dans le contexte hautement multiethnique de la métropole floridienne, les frontières spatiales sont loin d'être statiques : les flux migratoires en provenance des Caraïbes ne cessent de gonfler les rangs haïtiens tout en les mettant en présence d'autres groupes ethniques avec lesquels l'interaction est inévitable (Barth, 1969). De nouveaux codes et structures sociales, y compris des mutations économiques, se mettent alors en place, qui influent inéluctablement sur le sentiment d'appartenance.

Afin de saisir les enjeux d'une appropriation territoriale haïtienne en Floride du Sud, nous nous proposons de mettre en avant la visibilité de La Petite Haïti, lieu indispensable au lien social et à la reconstruction de l'expérience haïtienne en terre états-unienne. Nous nous interrogerons sur la nécessité de recréer un espace marqué au fer de la spécificité haïtienne avec ses églises, ses fresques colorées, ses manifestations culturelles et son parler créole. Nous évaluerons dans quelles mesures cette enclave agit comme un lieu d'inclusion bienveillant ou non, notamment en regard de la présence antérieure de Bahamiens et d'Afro-Américains pour qui l'officialisation du nom *Little Haiti*<sup>2</sup> est mal vécue. La complexité ethnique de la métropole floridienne, où les Cubains restent les maîtres du jeu, entraîne des rivalités communautaires, fait qui n'échappe pas aux politiques désireux de gagner des élections. Nous nous interrogerons également sur la visibilité de La Petite Haïti face aux défis lancés par les promoteurs prêts à détruire son âme. Toutefois, derrière cette joie de vivre caribéenne affichée, l'image que l'enclave renvoie d'elle-même est, en dehors de sa zone touristique, bien peu flatteuse; pourtant, rien n'entache la dignité de ce peuple antillais, car « Menm si nou pa rich, nou gen anpil fyète » (« Si nous ne sommes pas riches, nous avons beaucoup de fierté »). Ce dicton nous permettra de conclure avec une réflexion plus globale de l'expérience haïtienne à Miami, communauté qui, ascension économique et politique aidant, n'hésite plus à occuper le devant de la scène multiethnique floridienne.

---

<sup>2</sup> À des fins pratiques, figureront en italiques les toponymes dont sera souligné le lien identitaire avec la culture et l'histoire haïtiennes.

## 1. BIENVENUE À LA PETITE HAÏTI, «VILLE DE MARABOU<sup>3</sup> CRÉOL (sic)»

Contraints à l'exil de 1957 à 1986 par la dictature des Duvalier, plus de 200 000 Haïtiens<sup>4</sup> laissèrent derrière eux l'île natale pour trouver asile aux États-Unis, avec une première vague d'exilés rejoignant New York et une seconde constituée de boat-people débarquant illégalement en Floride (Audebert, 2012, chap. 1). Depuis le séisme de 2010 et le chaos économique endémique haïtien, ces flux migratoires se sont amplifiés vers la Floride, où l'on recense officiellement 305 000 Haïtiens, dont 213 000 dans le Grand Miami<sup>5</sup> (Schulz et Batalova, 2017). Délimitée officiellement au nord par la 79<sup>e</sup> Rue N.-O. et au sud par la 54<sup>e</sup> Rue N.-O., et sur ses flancs occidental et oriental par la 6<sup>e</sup> Rue N.-O. et la 2<sup>e</sup> Avenue N.-E., *Little Haiti* (La Petite Haïti) est le berceau de l'immigration haïtienne à Miami (voir figure 1). Le quartier est actuellement partagé par 73,4 % d'Afro-Américains et d'Antillais, 19,9 % d'Hispaniques et 5,5 % d'Anglos<sup>6</sup> («Race and Ethnicity», 2018). Au plus fort de la présence de la population haïtienne, ce secteur de 9 km<sup>2</sup> compta jusqu'à 50 000 habitants (Nebhrajani, 2016); on y en recense aujourd'hui 35 000, dont une petite moitié d'origine haïtienne (Bojnansky, 2014).

---

<sup>3</sup> Terme qui, en Haïti, désigne une personne multiraciale. On peut lire cette inscription sur une fresque de Serge Toussaint, au croisement de la 2<sup>e</sup> Avenue N.-O. et de la 62<sup>e</sup> Rue.

<sup>4</sup> Les services de l'immigration des États-Unis enregistrèrent quelque 150 000 Haïtiens issus de l'immigration légale auxquels il convient d'ajouter 60 000 à 70 000 boat-people. D'autres sources parlent d'une immigration dépassant les 300 000 réfugiés.

<sup>5</sup> S'entend ici la *Miami Metropolitan Area*, aussi appelée *Greater Miami* ou encore *South Florida*, soit la conurbation comprenant les villes de Miami, de Fort Lauderdale et de West Palm Beach qui compte plus de 6 millions d'habitants. À titre de comparaison, les Haïtiens sont 160 000 dans l'agglomération new-yorkaise, dont la moitié à Brooklyn et dans le Queens. Miami est donc la ville états-unienne où cette communauté est la plus représentée.

<sup>6</sup> Le terme désigne des populations blanches non hispaniques.

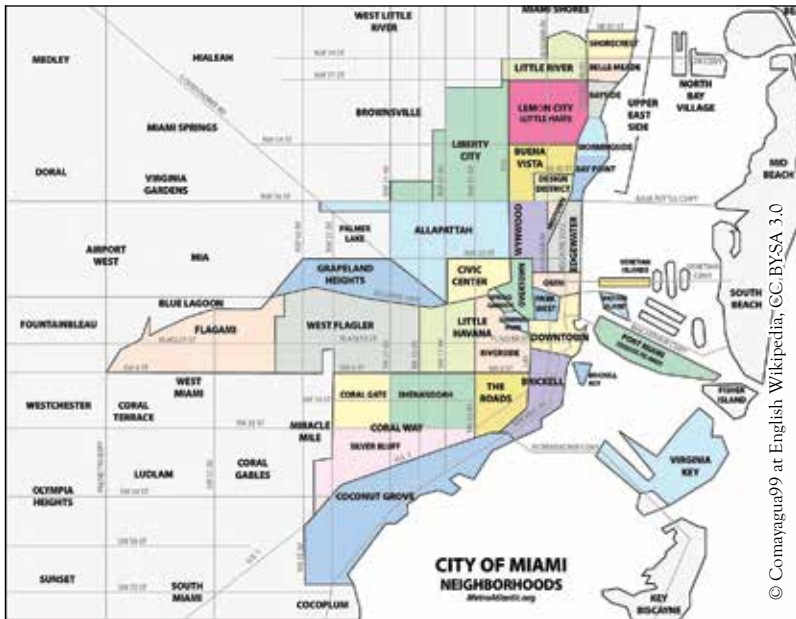


Figure 1. Miami et ses différents quartiers

Avec ses panneaux bilingues *Welcome to Little Haiti* et *Bienvenue à La Petite Haïti*, ses fresques hautes en couleur et ses noms créoles, le visiteur ne peut douter être en territoire haïtien (voir figure 2). Qu'en est-il pour les habitants eux-mêmes? Se sentent-ils chez eux dans cette enclave? Si la question se pose, c'est que la métropole floridienne est soumise à de forts flux migratoires qui en font la ville la plus «étrangère» d'Amérique du Nord<sup>7</sup> et un lieu de compétition entre communautés. Cette diversité humaine peut-elle jouer en faveur des Haïtiens tout en facilitant une affirmation identitaire indispensable à l'adaptation dans la société d'accueil?

<sup>7</sup> 52,6 % de ses habitants sont nés en dehors des États-Unis (US Census Bureau, 2016).



Figure 2. Poubelle décorée dans le style naïf, avec inscription en français

### 1.1 Une diaspora hybride

La visibilité haïtienne s'est accrue au fil des années, comme l'attestent, notamment sur les 2<sup>e</sup> Avenue N.-E. et N.-O. et sur la 54<sup>e</sup> Rue N.-E. (artères commerçantes de Little Haiti) les épiceries *Port Au Prince Supermarket* et *Zubi Supermarket*, le barbier *Toi et moi*, la *C Bon Bakery* ou le *Saint Domingue Grocery Discount*<sup>8</sup>. Lieux de rencontres et vecteurs de la tradition communautaire, les commerces de bouche et les restaurants antillais sont également très présents dans l'enclave. *Le Manger Créole*, *l'Auberge Restaurant*, le *Piman Bouk Restaurant*, *Chez Le Bebe*, le *Cecibon Restaurant*, *L'Amitié Restaurant (Chez Rose)*, *La Vraie Différence*, *La Fourchette* ou encore *Le Jardin Haitian Restaurant* sont autant d'endroits susceptibles d'adoucir l'exil, rappelant probablement plus que tout autre repère géographique le lien primaire à la mère nourricière.

<sup>8</sup> La localisation des lieux mentionnés dans cette étude se base sur les recherches menées sur les moteurs de recherche *Yellow Pages*, *Google Maps* et *OpenStreetMaps*.

Malgré le déracinement, ces lieux assurent une certaine continuité nationale à la fois dans les habitudes alimentaires, toujours chères aux exilés, et dans le maintien des traditions. En étant porteuse de la mémoire du pays originel, La Petite Haïti sert ainsi d'ancrage à la diaspora haïtienne.

Par essence, la *diaspora* renvoie à la *dispersion* de populations – originellement, les communautés juives installées hors de Palestine – et, par extension, à ces populations elles-mêmes. Si dissémination il y a, la meilleure façon de garantir l'intégrité communautaire n'est-elle pas le regroupement territorial? «Cristallisée, organisée, dynamique, active, pourvue de circuits de solidarité financière» (Médam, 1993, p. 60), la diaspora juive semble en être un parfait exemple. Dans les années 1980, néanmoins, les chercheurs anglo-saxons introduisirent des interprétations post-modernes de la diaspora, en se référant au caractère mobile et hybride de la dispersion caribéenne. Stuart Hall, cofondateur des *Cultural Studies* et Britannique d'origine jamaïcaine, justifie son approche par le métissage du monde antillais dont la cohésion ne tient pas à une vision vieillissante et hégémonique du fait diasporique, comme pour les communautés juives (Hall, 1994), mais au développement de dynamiques migratoires et de mobilités transnationales, fondé sur le lien entre localité et globalité (Audebert, 2012, ch. 3).

C'est cette interprétation que nous privilégions ici, puisque la culture haïtienne est à la croisée de diverses influences – africaine, européenne et antillaise –, une hybridité qui traduit précisément son identité. C'est par conséquent à la fois en termes de continuité et d'hétérogénéité que peuvent être appréhendés ces territoires haïtiano-floridiens. La publicité faite pour un restaurant de la 2<sup>e</sup> Avenue N.-O. et de la 59<sup>e</sup> Rue N.-E., dont les murs affichent *L'union fait la force, chicken fry, positive vibration*, confirme ce syncrétisme alliant à la devise nationale haïtienne, un plat caribéen et les vertus affirmées du reggae. Certes, ces marqueurs territoriaux peuvent paraître exotiques, toutefois les annonces sont en priorité destinées à la communauté haïtienne, tel ce slogan en langue créole «Pi bon manje nan vil la» («meilleure cuisine de la ville») faisant la promotion de *Dany's Restaurant* (1<sup>re</sup> Avenue N.-O. et 79<sup>e</sup> Rue N.-E.). La Petite Haïti peut alors s'affirmer comme un espace communautaire unique parce qu'elle

en a précisément la visibilité, ce qui confère à la diaspora haïtienne une certaine souveraineté sur « ses terres ».

## 1.2 Triplement minoritaires

Alors que la conscience de classe, souvent liée à la couleur de peau (Labelle, 1987), et les disparités économiques sont importantes chez les Haïtiens, ces derniers sont indifféremment perçus comme peu instruits. Le fait est qu'en Floride, l'exilé haïtien se retrouve dans une situation d'infériorité puisqu'il ne parle ni la langue anglaise, contrairement aux Bahamiens ou aux Jamaïcains, ni la langue espagnole, contrairement aux Dominicains ou aux Cubains, dans un contexte majoritairement hispanophone – les 2/3 de la population de Miami sont hispanophones (US Census Bureau, 2018). Contrairement aux autres groupes nationaux, il ne peut se construire une identité grâce à la représentation d'une créolité anglophone, comme peuvent la partager les Bahamiens, les Jamaïcains, les habitants des îles Turks-et-Caïcos ou encore de Trinité-et-Tobago. Il ne peut pas non plus compter sur l'appartenance à une créolité hispanophone qui lie Cubains, Portoricains, Dominicains, sans compter les importantes communautés d'Amérique centrale et du Sud présentes en *South Florida*. De par sa créolité francophone, l'immigrant haïtien est donc susceptible de se sentir isolé, sans miroir dans lequel se refléterait un autre, différent mais linguistiquement proche. La Petite Haïti serait alors un « camp de retranchement » naturel avec pour enceinte une importante barrière linguistique. Si l'enclave haïtienne peut être appréhendée comme exotique, comme nous le verrons plus bas, le terme même d'*enclave* traduit à quel point elle se distingue de ce qui l'entoure, insérée au sein d'un tissu urbain plus vaste et perçu comme potentiellement hostile, ou du moins peu à même de comprendre cette spécificité (langue créole, traditions culturelles, pratiques du vaudou). Si les Haïtiens sont minoritaires en tant que créolophones/francophones et en tant que Noirs non anglophones, ils le sont aussi par rapport au groupe blanc anglophone (*majority people*), selon la dialectique raciale binaire opposant Blancs et Noirs. L'appartenance à une triple minorité n'est pas sans incidence sur la quête identitaire haïtienne. Le réflexe est-il de se regrouper entre soi en faisant l'apologie du



communautarisme ou d'enrichir son hybridité en privilégiant les relations interethniques? L'enclave ethnique est-elle un piège retardant le processus d'intégration ou sert-elle de tremplin, avec les aléas que cela implique, vers des États-Unis multiculturels?

Pour comprendre les enjeux éthiques associés aux revendications identitaires et spatiales, il convient de rappeler la prégnance aux États-Unis de la catégorisation raciale. Inscrite dans une continuité historique (depuis le premier recensement de 1790) justifiée par l'esclavage, puis par des flux migratoires conséquents, la distinction raciale et les origines ethniques influent sur les rapports entre les individus et sur la manière que ces derniers ont d'envisager leur place au sein de la société. Les mentalités évoluent en assouplissant graduellement ces cadres rigides, notamment du fait des échanges et des multiples trajectoires dictés par la mondialisation, mais l'identité collective définie par l'*ancestry* reste potentiellement le moyen de tenir « l'autre » à distance, voire à l'écart. C'est dans cette logique que le comté de Miami Dade et la municipalité de Miami délimitèrent en 1979 une zone d'accueil pour les boat-people haïtiens de la fin des années 1970 et du début des années 1980 : l'enclave ethnique de Little Haiti leur permettrait à la fois de mieux gérer ces flux et surtout de les isoler (et de les « faire oublier ») des Floridiens, plutôt réticents. Réunis sur ces terres nouvelles, les exilés s'inventèrent un dessein collectif en décalage avec leur environnement (Portes et Bach, 1985), faisant ainsi de La Petite Haïti un espace culturellement rassurant, et reconnaissable.

### **1.3 Le vaudou, indissociable de la culture haïtienne**

Parmi les repères haïtiens les plus flagrants du paysage métropolitain de Miami Dade se trouvent les *botanicas*, ainsi appelées parce qu'on y trouve des plantes médicinales aux puissantes vertus curatives. *Vierge Miracle & St Philippe Botanica*, *Brave Gédé Botanica*, *Saint Isidor et Carmel Botanica* vendent images saintes, poupées vaudoues, parfums exotiques, bougies et encens dont le pouvoir invoque les

divinités ancestrales et les esprits guérisseurs<sup>9</sup>. Dans ces échoppes empreintes de mysticisme, on déniché un peu de tout, des produits ménagers aux flacons de shampoing et au miel à la fleur d'oranger local, comme l'indiquent les noms et les représentations religieuses sur les murs extérieurs de ces magasins : *Saint Michel Super Botanica - À La Variété Inc*; *Saint Lazard Botanica - Variété Store*; et *Saint Gabriel Botanica - Variety Store/Articles Divers* (voir figure 3). La clientèle est principalement haïtienne et y vient aussi pour recevoir des conseils des prêtres et prêtresses, comme Manmie Toye de la *Tipa Tipa Botànica*<sup>10</sup>. Rien de touristique ici, à voir les vidéos de cérémonies vaudoues postées sur son compte Twitter, ou encore les propositions de « soins » faites sur le site de Mambo<sup>11</sup> Nahomie Galbaud, autodéclarée « Reine des îles mystiques [...], voyante et Grande Prêtresse de renommée mondiale du vaudou haïtien » (Galbaud,

---

<sup>9</sup> Les rites vaudous mêlent au culte africain rendu aux divinités ou aux esprits, les pratiques de la religion catholique héritée du colonialisme. Se voyant imposer le christianisme par les colons, les esclaves haïtiens en adoptèrent les rites, tout en continuant de s'adresser à leurs propres divinités sous couvert de noms de saint.e.s catholiques. Cette même stratégie fut appliquée à Cuba, où les esclaves yoruba (Nigéria) continuèrent d'honorer leurs divinités (*Orichas*) en donnant l'illusion aux conquistadors de s'être convertis à leur religion et à leurs saints, d'où le nom *santeria* donnée à cette religion.

<sup>10</sup> Originaire d'Afrique, le vaudou s'est transporté vers les Amériques en raison de la traite des Noirs, aussi cette religion admet-elle des variantes dans ses pratiques suivant que l'on se trouve au Bénin/Togo, d'où elle est originaire, aux Antilles ou à La Nouvelle-Orléans (de nombreux planteurs de Louisiane firent venir des esclaves de Saint-Domingue). Les rites vaudous font appel aux forces surnaturelles et aux esprits, dont les *Lwas* (incarnations de Dieu qui se manifeste sous plusieurs formes) avec lesquels les pratiquants peuvent entrer en contact lors de danses et de rites dits d'incorporation (possession par les esprits). Pour attirer les *Lwas*, les *Hougan* (prêtres) tracent sur le sol des dessins, les *vèvé*, et les fidèles font des offrandes accompagnées de sacrifices d'animaux (le plus souvent de poulets) pour nourrir les *Lwas* et maintenir le flux de la vie. À ces rites s'ajoutent la magie blanche (bienveillante), rouge (liée à l'amour et à la fécondité) ou noire (malveillante). Très souvent, les poupées vaudoues sont associées à ces envoûtements.

<sup>11</sup> Prêtresse vaudoue (souvent orthographié *manbo*). Dans la religion vaudoue, hommes et femmes peuvent exercer la prêtrise.

s.d.). Comme l'explique Antoine, habitant de Little Haïti :  
Les Créoles descendants d'esclaves sont tous très imprégnés de religion. La majorité y cherche un espoir, une aide positive, et comme dans toute communauté, le désespoir conduit quelques individus à utiliser nos pratiques magiques pour demander aux esprits de commettre de mauvaises actions; des vengeances. Mais c'est infiniment petit comparé à l'immense foi du peuple haïtien » (Ledoux, 2014).

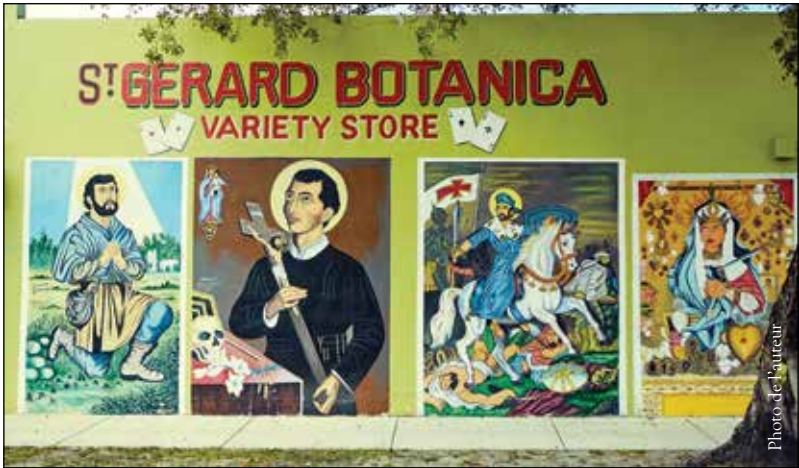


Figure 3. Fresque murale faisant la publicité pour la Saint Gérard Botanica

Proches de la *santeria* cubaine, ces pratiques ont des répercussions au-delà de la communauté haïtienne. En avril 2013, Anna Pierre, candidate aux élections municipales de North Miami, avait déclaré à la presse avoir été victime de sorts vaudous (poupées plantées d'aiguilles et os de poulet placés sur son passage, bougies déposées devant son bureau) par des personnes voulant la voir abandonner la course électorale (Ledoux, 2014).

Malgré les réticences de l'Église catholique, les pratiquants de vaudou (comme de *santeria*) ont de beaux jours devant eux, les tentatives officielles visant à mettre un terme aux sacrifices d'animaux ayant été rejetées pour atteinte à la liberté de culte. Dans un pays qui garantit à ses citoyens la libre pratique de leur foi dans le cadre du Premier amendement de

la Constitution, le vaudou occupe une place à part, précisément par son association à la sorcellerie et aux forces occultes<sup>12</sup>. Tolérés au nom de la diversité culturelle floridienne davantage que compris, ces rites sont indissociables de la diaspora haïtienne. L'héritage africain, les danses, les traditions, les rites, le souvenir de l'esclavage, le pouvoir des sorciers, le rapport à Haïti sont autant d'éléments constitutifs du vaudou tel qu'il est pratiqué en Floride. En étant attachée de la sorte à une communauté en particulier, contrairement à la plupart des autres religions qui admettent différentes origines nationales parmi leurs fidèles, cette religion semble réservée à des initiés. En étant pratiqué dans des sphères fermées au grand public, contrairement aux cérémonies de la plupart des religions, le vaudou isole – et protège – les membres de la communauté en leur permettant de poursuivre leurs croyances loin des préjugés et des tabous. En ce sens, les territoires haïtiens de Miami, où se pratique le vaudou, peuvent être envisagés comme des espaces sécurisants, des *safe spaces* assurément.

## 2. UN REMPART CONTRE LES PRÉJUGÉS ?

Alors que dans les années 1970 et 1980 les clandestins cubains recevaient des aides fédérales et un statut légal de résident, les Haïtiens débarquant en Floride étaient exhibés dans les médias comme des masses miséreuses et pitoyables : des paysans arriérés, possédés par le vaudou et le cannibalisme (Ronald, 2015, p. 8) et porteurs de maladies (notamment la tuberculose et le virus HIV)<sup>13</sup>. La situation des Haïtiano-Floridiens s'est depuis améliorée, notamment pour ceux qui se sont établis dans les *suburbs*; toutefois,

---

<sup>12</sup> Sorcellerie et envoûtements ont participé de la diabolisation de la religion vaudoue, notamment parmi les Européens qui en redoutaient les sorts (aux violences de l'esclavage, les Haïtiens répondaient par la magie noire). Ces pratiques furent interdites par les colons, car ils comptaient ainsi porter un coup fatal à la culture et à l'âme haïtiennes, et contenir de possibles rébellions. La cérémonie secrète du Bois Caïman (14 août 1791), premier épisode de la révolution haïtienne, confirmera leurs craintes.

<sup>13</sup> Les mêmes préjugés seront exprimés en privé, en juin 2017, par le Président Donald Trump (Shear et Davis, 2017).

les *a priori* restent dans l'ensemble peu favorables, notamment parce qu'associés au chaos économique et politique en Haïti<sup>14</sup>.

## 2.1 La pauvreté, corollaire de l'expérience exilique

À l'instar de nombreux immigrants économiques débarquant sur le sol états-unien, que la manière soit légale ou non, les Haïtiens se trouvent en situation précaire, sans grands moyens financiers puisqu'ayant fui un pays en crise. Comme le chantait Ti Manno (1952-1985), chanteur haïtien engagé, « Ti nèg nouè ala nou pa gen chans » (« Nous Haïtiens, nous n'avons pas de chance »)<sup>15</sup>. Si ces populations peuvent être perçues comme une main d'œuvre bénéfique pour l'économie nationale et l'occasion d'accroître la diversité socioethnique du pays, une certaine défiance est également exprimée vis-à-vis de ces migrants susceptibles de gonfler les rangs des classes sociales les plus démunies. Dans le comté de Miami Dade<sup>16</sup>, le taux de pauvreté des Haïtiens est de 30 % (moyennes du comté et nationale : 18 % et 13,4 %; estimations 2017), taux qui passe à 37,5 % pour les Haïtiens de la *ville centre* de Miami<sup>17</sup>, soit l'enclave de Little Haiti (Brookings Institution, 2005). Ces chiffres ne font que renforcer le ressentiment chez certains Sud-Floridiens, qu'ils soient *Anglos*, hispaniques, caribéens ou afro-américains, envers une communauté qu'ils voient comme assistée et à laquelle, en vertu d'un statut de réfugié économique, l'État fédéral et peut-être même l'État de Floride ou le comté devront accorder des droits

---

<sup>14</sup> L'île est également sujette aux épidémies de choléra, à la famine, aux ouragans meurtriers, à la corruption et à la violence.

<sup>15</sup> Ces paroles sont extraites de « Ti Nèg Nouè », chanson de 1985 d'Antoine Rossini Jean Baptiste, alias Ti Manno, l'un des plus légendaires chanteurs haïtiens et des plus engagés contre l'injustice, l'oppression et le désespoir, mort prématurément à l'âge de 32 ans à New York.

<sup>16</sup> Étant donné l'étendue de Miami, la ville et le comté se confondent parfois.

<sup>17</sup> Ce sont dans les *villes centres* ou *centrales*, ou *inner cities*, délaissées par les classes moyennes que résident de nombreux groupes communautaires. Ces quartiers déshérités sont tout à l'opposé des « centres villes » entendus comme historiques, c'est-à-dire avec du cachet et souvent investis par les classes aisées.

et des aides matérielles<sup>18</sup>. Le rapport très complet rédigé en mai 2015 par *The Children's Trust* sur la situation socio-économique de Little Haiti révèle en effet que 38,4 % des foyers (jusqu'à 50 % dans certains secteurs) reçoivent ainsi une aide alimentaire pour indigents (*Supplemental Nutrition Assistance Program* (SNAP), programme remplaçant le *Food Stamp Program*) comparativement à 10 % pour la moyenne nationale (*The Children's Trust*, 2015). Toutefois, bien que des fonds spéciaux aient été levés suite au séisme qui frappa Haïti en 2010, les exilés haïtiens n'obtiennent pas *systématiquement* des soutiens financiers, contrairement aux idées reçues.

Ce ressentiment palpable à l'égard de cette communauté antillaise pourrait l'inciter à se retrancher au sein de l'enclave, où elle serait moins exposée aux critiques et aux rancœurs. La Petite Haïti remplirait-elle alors son rôle de zone neutre? Au vu de sa situation économique préoccupante et d'un environnement déshérité (détritus sur les bas-côtés, jardins mal tenus, pauvreté de l'habitat dans certains secteurs), les Haïtiens seraient-ils à même de s'y épanouir? Là encore, certains arguent qu'habitué au malheur et à la pauvreté, les habitants de Little Haiti ne seraient pas dépaysés et que cette dernière leur offrirait en fin de compte une version améliorée du chaos économique et politique qu'ils ont pu connaître en Haïti. De telles perceptions ont, récemment encore, contribué en partie à nourrir le sentiment que la meilleure défense face aux préjugés était, pour cette communauté antillaise, l'invisibilité. Cette invisibilité joua à tous les échelons de la communauté haïtiano-miamienne. Jusqu'à la fin du siècle dernier, ceux qui s'étaient élevés socialement n'hésitaient pas, pour peu qu'ils fussent clairs de peau, à se faire passer pour des Européens ou des Hispaniques. Les Haïtiens à la peau plus sombre adoptaient la culture afro-américaine avec son R&B, son look rap/hip-hop et son langage bien particulier, une assimilation qualifiée de «cover up» (Portes et Stepick, 1993, ch. 8). La fin des années 1980 libérera

---

<sup>18</sup> Cette défiance trouve également son origine dans le statut spécial accordé aux immigrants ayant fui des dictatures, des conflits armés ou subi des catastrophes naturelles. Depuis 2010, suite au tremblement de terre en Haïti, les Haïtiens bénéficient du *Temporary Protected Status* (TPS) leur accordant un droit d'asile temporaire, en réalité renouvelé chaque année. Les *Haitian Entrants* (selon la terminologie officielle) sont parfois perçus comme bénéficiaires d'un statut privilégié, «profitant» d'un système sans y contribuer.

l'identité haïtienne et sa mobilité géosociale. Mais pour ceux restés attachés à Little Haiti, le regroupement communautaire au sein du berceau historique continue d'être perçu comme le plus à même de légitimer leur présence dans l'aire métropolitaine miamienne, et, fait non des moindres, de créer une dynamique locale génératrice d'emplois.

## 2.2 S'émanciper de l'enclave

L'enclave ethnique est généralement associée à un territoire facilitant l'apprentissage et l'intégration (Wilson et Portes, 1980). Les Haïtiens comptent sur les liens culturels et familiaux ainsi que sur le réseau haïtien (crédits solidaires, tontine, entrepreneuriat local) davantage que sur la santé économique du quartier pour y trouver de l'embauche. Or, ce système peut être à double tranchant dans la mesure où les employeurs ethniques ont tendance à confiner les travailleurs de la communauté à l'intérieur de l'enclave, les privant de contacts sociaux avec l'extérieur et, surtout, d'une possible ascension sociale, un phénomène amplifié par des rémunérations souvent en deçà de celles offertes en dehors de l'enclave (Portes et Jensen, 1992).

La Petite Haïti semble tournée sur elle-même, avec des commerces de bouche et des emplois liés au tourisme qui ne bénéficient pas nécessairement à l'ensemble des habitants. Deux des aspects de l'entrepreneuriat de Little Haiti sont la petite taille des commerces – épicerie, réparations automobiles, sociétés de services – et les faibles revenus générés. Dans les années 1980, nombreuses ont été les femmes à se lancer dans des activités parallèles. Elles ouvrirent des cantines dans des arrière-cours, loin des regards, ou se lancèrent dans la restauration *underground* depuis leur propre cuisine, comme ce fut le cas de Marie Blanc qui plus tard ouvrit *Chez Madame John's*, un restaurant en bonne et due forme à North Miami. D'autres, surnommées les *ti machann* (« petites marchandes »), tenaient des stands ambulants de nourriture ou de produits antillais au coin des rues, faisant quelques maigres profits. Les *fanm ayisyen* (« femmes haïtiennes ») s'employaient à générer des bénéfices en vendant sur les trottoirs toutes sortes de bric-à-brac lors de vide-greniers (Olaechea, 2016). Aujourd'hui, alors que La Petite Haïti aurait pu bénéficier de ces

échanges, c'est dans un tout autre quartier situé à cheval sur les communes d'Opa Locka et de Hialeah, au *Opa Locka Hialeah Flea Market*, que ce commerce s'est officialisé. Occasion manquée pour *Ti Ayiti* (La Petite Haïti) de renforcer son statut de territoire incontournable de la communauté? Opportunité saisie par les Haïtiano-Miamiens qui affirmeraient ainsi leur réussite sociale en dehors du territoire originel, dans les secteurs nord de Miami. Quelle que soit l'approche, l'enclave peine à retenir et à protéger ses forces vives. Elle ne serait un «havre» que pour ses membres les plus marginalisés, sans emploi ou vulnérables sur le marché du travail.

### **2.3 Préférences raciales ou culturelles?**

L'un des enjeux identitaires des migrants est de trouver leur place au sein de la société d'accueil tout en nourrissant le lien, réel ou imaginaire (pour ceux de la seconde génération), avec le pays d'origine. Dans le cas présent, l'héritage culturel inclut une stratification sociale inhérente à l'expérience nationale haïtienne qui est reproduite sur la terre d'accueil (Portes et Stepick, 1993, ch. 8). Conséquence d'un système de castes hérité de la colonisation et de l'esclavage, la conscience de classe est en effet très présente chez les Haïtiens, ceux de l'île comme de l'exil (Glick-Schiller et Fournon, 1990). Si la communauté haïtienne est généralement appréhendée comme homogène (c'est-à-dire pauvre et analphabète) dans l'imaginaire collectif, la réalité est tout autre. Les élites haïtiennes n'ont jamais été très enclines à ouvrir des commerces à Little Haiti, à part quelques-uns comme Jan Mapou qui porte à bout de bras, depuis presque 30 ans, sa librairie au cœur de La Petite Haïti. Et lorsqu'elles le firent, elles hésitèrent à employer leurs concitoyens des couches sociales inférieures – populations illettrées et plus sombres de peau – desquelles elles désiraient se dissocier socialement (Olaechea, 2016).

La préférence donnée par les autorités fédérales aux critères raciaux plutôt que culturels a eu un impact majeur sur la diaspora haïtienne. L'expérience migratoire fut à ce titre une immense déconvenue pour la bourgeoisie d'Haïti qui se trouva reléguée au même plan que les *boat-people* issus de la paysannerie. Aujourd'hui encore, la classe moyenne haïtienne des banlieues préfère fréquenter d'autres groupes ethniques et



se tourner vers les Blancs (Anglos et Cubains) comme exemples de réussite sociale (Stepick *et al.*, 2003, ch. 4) plutôt que rester dans l'enclave de Little Haiti située en marge des quartiers noirs<sup>19</sup>. Ainsi compte-t-elle lutter contre les méfaits de la catégorisation raciale qui, aux États-Unis, fait des Haïtiens un « groupe racialisé », en l'occurrence *noir*, et donc sujet à la discrimination et à l'exclusion (Marcelin, 2005).

Prenant leurs distances avec le concept de simple assimilation, les approches culturalistes et structuralistes de la sociologie états-unienne ont mis en évidence que le processus d'américanisation est largement influencé, voire retardé, par le maintien des traditions culturelles au sein du groupe (culturalisme), ainsi que par la persistance d'une forte segmentation ethnosociale du pays d'accueil (structuralisme). La rémanence de la hiérarchisation des rapports interhaïtiens semble confirmer la thèse culturaliste puisque sont maintenues des traditions (*ethnic retention*) qui vont influencer sur l'évolution du groupe dans la société d'installation (Glazer, 1997). Toutefois, le changement de géographie imposé par l'exil semble parallèlement affaiblir la conscience de classe pour imposer celle de la race (noire), ce qui accrédirait l'approche structuraliste en termes d'inégalités raciales. Cette thèse semble étayée par le peu de marge de manœuvre des immigrants sur le marché de l'emploi où ils restent cantonnés dans des tâches requérant peu de qualifications (Waters, 1999), tels la construction et les travaux d'aménagement, les métiers de service (santé et ménage), la garde d'enfants, la restauration, l'hôtellerie, le transport et la sécurité.

Contrairement à d'autres groupes ethniques qui recrutent leurs compatriotes, quitte à les sous-payer, l'entrepreneuriat de Little Haiti embauche peu au sein de la communauté en dehors de parents plus ou moins proches. Il s'ensuit un faible déploiement du réseau communautaire, malgré les apparences d'un quartier à première vue haut en couleur et joyeusement caribéen. Little Haiti n'est peut-être pas le cocon économique auquel ses résidents pourraient s'attendre. Avec un revenu global inférieur à celui des

---

<sup>19</sup> Cette situation offre un contraste saisissant avec le fait qu'en Haïti, les Métis sont souvent, de manière dépréciative, qualifiés de « Blancs ».

*ethnoburbs*<sup>20</sup> haïtiennes, la communauté de Little Haiti reste en effet en deçà des attentes. Jan Nijman parle même d'exilés « piégés » (*trapped*) dans La Petite Haïti, sans espoir d'ascension sociale, mais qui nourrissent le rêve d'un retour (improbable) sur l'île natale (Nijman, 2011, ch. 7).

## 2.4 La sécurité en dehors de l'enclave ?

La velléité des Haïtiens de s'élever au niveau des classes moyenne ou supérieure est, comme nous venons de le voir, souvent barrée par des *a priori* associés à leur appartenance raciale. Leur évolution sur le marché du travail s'en trouve naturellement affectée. Est-il plus aisé alors de trouver un emploi à Little Haiti ou dans les banlieues à concentration haïtienne ? Exprimée autrement, la question qui se pose est de savoir s'il leur est préférable de rester comme protégés au cœur du territoire originel, d'y créer et d'y occuper des emplois, tant est que cela soit possible, ou de s'aventurer hors de l'enclave et d'affirmer ailleurs leur réussite socio-économique.

Sous l'effet de forces centrifuges alimentées par les opportunités économiques (Tarrius, 1993), 40 % des Haïtiens du comté de Miami-Dade ont quitté le berceau originel de Little Haiti en s'établissant de proche en proche dans les villes adjacentes de El Portal, Miami Shores, North Miami, Golden Glades et North Miami Beach (voir figure 4). Populations *mobiles* davantage qu'*exilées* puisque moins attachées au lieu communautaire qu'aux espaces marchands qu'elles peuvent intégrer ou quitter à loisir (Nijman, 2011, ch. 7; Raulin, 2000), ces familles ont désormais élu domicile à North Miami où elles confortent depuis les années 1980 leur présence et leur ascension sociale. Leurs rangs sont constamment grossis par l'apport des classes moyennes et aisées originaires de New York, Boston, Chicago et Montréal, attirées par un climat plus clément et par la proximité d'Haïti (Audebert, 2015). Les pavillons alignés et les jardins bien tenus témoignent dans ces banlieues d'un *American way of life* pleinement embrassé.

---

<sup>20</sup> Contraction de *ethnic* et de *suburbs*, ce néologisme renvoie à des quartiers ethniques, résidentiels et commerciaux, situés en banlieue.

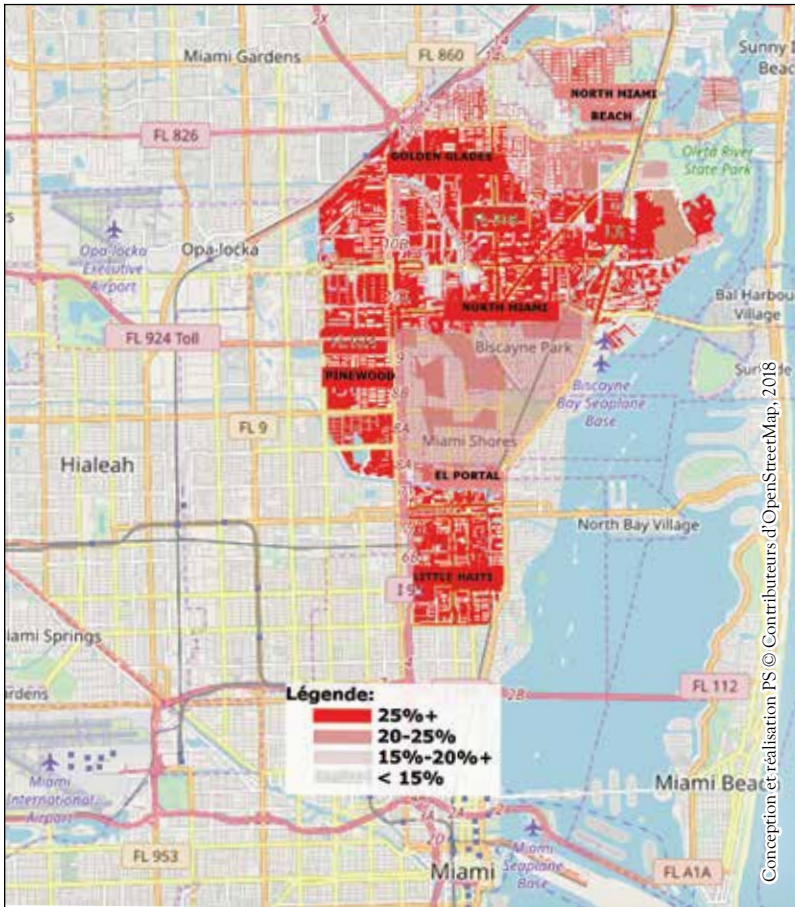


Figure 4. Concentration des populations haïtiennes de Miami, exprimée en pourcentages

Aux antipodes, Little Haiti apparaît alors comme une enclave de pauvreté, d'échec et de criminalité, un quartier avec lequel les Haïtiens des *ethnoburbs* ont rompu le lien. La Petite Haïti ne serait-elle alors qu'une terre refuge, une zone urbaine où s'ancrer mais que l'on délaissera lorsque la phase d'adaptation à la société états-unienne le facilitera? En cela, le schéma migratoire haïtien ne serait pas différent de celui d'autres groupes ethniques qui s'établissent dans une enclave (Little Italy, Little Odessa, Chinatown, Little Havana) avant d'acheter un pavillon en banlieue et d'accéder

au rêve ultime de la suburbanité. En réalité, si les Haïtiano-Miamiens trouvent des emplois, ce sera le plus souvent grâce à la communauté, mais à *l'extérieur* de celle-ci, via le bouche-à-oreille.

De nombreux entrepreneurs – qui s'expriment en français, signe d'élévation dans la hiérarchie haïtienne – exercent à Little Haiti mais résident en banlieue. Ils poursuivent leur rêve américain dans ces *suburbs* où leur « invisibilité » – leur américanité proclamée – les fait se fondre dans l'Amérique *mainstream*. Pour autant, ils n'abandonnent *jamais* leur héritage culturel. Mais à l'inverse de La Petite Haïti qui ne remplit que peu son rôle de *safe space* en matière économique, les *ethnoburbs*, avec leur multiculturalisme, protègent des discriminations et font tomber les obstacles à l'ascension sociale. Si ces banlieues multiethniques reflètent la véritable nature de l'expérience migratoire et du processus d'intégration (Portes, 1995), pourquoi alors nourrir ce lien avec le berceau originel ?

### 3. LA PETITE HAÏTI, L'ÂME DE LA COMMUNAUTÉ

Bien que certains regrettent que Little Haiti perde ses forces vives au profit des banlieues, le quartier historique demeure *la* référence diasporique haïtienne. Dans ce monde ouvert qu'est la métropole sud-floridienne et où circulent des populations aux origines diverses et qui toutes réclament des droits<sup>21</sup>, l'enclave de Little Haiti demeure *la* garante du lien communautaire. Lieu de première installation ou de transition, elle est aussi cet espace où négocier son expression et la vitalité de sa différence. La Petite Haïti fait parallèlement figure de stabilité pour cette diaspora instable du fait même des degrés d'intégration variables de ses membres, de la rémanence du système de castes et de leur statut sur le sol états-unien (citoyens/résidents; en situation temporaire; clandestins). L'enclave offre ainsi la possibilité de revenir aux sources, de s'immerger plus pleinement dans la culture insulaire. Nous allons voir combien Little Haiti s'affirme comme une deuxième mère patrie en terre d'installation, l'occasion pour ces exilés qui ont perdu leur terre natale de ne pas perdre leur identité.

---

<sup>21</sup> Droits au travail, à la propriété, à la reconnaissance culturelle.

### 3.1 À l'origine, des décisions politiques

Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'École de Chicago a démontré à quel point le maintien d'une double ségrégation, sociale et ethnique, liée à une catégorisation raciale imposée par les autorités fédérales a poussé les immigrants pauvres à s'établir dans les zones centrales et déshéritées des villes (Park, Burgess et McKenzie, 1925). Critiquée pour son approche assimilationniste et ethnocentriste, puis réhabilitée comme n'excluant pas les particularités ethniques des immigrants (Alba et Nee, 2003), l'École de Chicago aura servi de point de départ à de nombreuses études et réflexions sur la fragmentation spatiale des communautés migrantes et leurs impacts sur le développement des villes états-uniennes. Les autorités ne sont pas étrangères à ces installations, dans la mesure où elles canalisent les flux migratoires. Ainsi ont-elles à Miami favorisé l'établissement des Haïtiens dans la ville centrale, ou *inner city*, laissée à l'abandon depuis le départ de la classe moyenne vers les banlieues; de nombreux groupes communautaires aux revenus modestes s'y retrouvent aujourd'hui : les Noirs, dont un quart d'Haïtiens, y représentent 20 % de la population.

Cette concentration ethnique est également la conséquence d'une décision fédérale remontant à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : l'arrêt *Plessy contre Ferguson* de la Cour Suprême des États-Unis de 1896 instituant la doctrine du « séparés, mais égaux ». Les « villes noires » se sont ainsi développées à l'ouest de la ligne ferroviaire (et aujourd'hui de l'Interstate I-95), qui les sépare des secteurs blancs à l'est (Mohl, 1989). Malgré une ségrégation entre-temps déclarée illégale (*Civil Rights Act* de 1964), les Haïtiens s'établiront à proximité des quartiers noirs, à la fois pour des raisons financières et parce que telles étaient – et sont toujours – les offres sur le marché du logement pour les populations de couleur. Si ces pratiques sont discriminatoires, elles garantissent *a contrario* l'invisibilité à de nombreux clandestins qui se fondent ainsi dans la masse et échappent aux contrôles des services de l'immigration. Compte tenu du nombre important d'Haïtiens en situation irrégulière, chiffre qui risque d'augmenter avec la fin annoncée par l'administration Trump du *Temporary Protected Status*

leur accordant un droit d'asile temporaire<sup>22</sup>, les territoires noirs (afro-américains et haïtiens) de Miami pourraient confirmer leur fonction d'« espaces sécurisés ».

« Sûre », cadrée, l'enclave haïtienne semble alors propice à la conscience identitaire. Puisque pour la diaspora, « l'identité préexiste au lieu et cherche à le recréer, à le remodeler, pour mieux se reproduire et se l'approprier sur le plan symbolique » (Bruneau, 2006, § 15), on pourrait émettre l'hypothèse que cet espace, tel qu'il est situé en bordure des quartiers noirs, offre aux exilés haïtiens la latitude d'être soi, au sein d'un même groupe racial avec qui les rapports sont certes parfois délicats, mais préférables à des secteurs hispaniques, par exemple, avec lesquels les affinités sont minimales. Little Haiti serait alors une *tabula rasa* où réinventer un sens communautaire, à l'écart d'éventuels conflits interethniques. Dans cet esprit, la très commerçante 2<sup>e</sup> Avenue N.-O. fut rebaptisée *Avenue Félix Morisseau-Leroy* en 2000, en l'honneur de cet écrivain haïtien ardent défenseur du *Kreyòl ayisyen* et de la littérature et de la culture haïtiennes en Floride.

Sur un plan identitaire, en tant qu'Antillais créolophones/francophones, les Haïtiens entendent exister à part entière. La municipalité de Miami l'a bien compris et mise sur l'atout exotique – en commanditant les manifestations officielles et en ayant reconstruit en 2004 le *Mache Ayisyen* (« Marché haïtien »), réplique du *Marché en Fer* de Port-au-Prince<sup>23</sup> – pour y faire venir des capitaux. Les candidats aux élections locales ont également mesuré l'enjeu du vote haïtien, notamment dans les *ethnoburbs* (Nijman, ch. 7), qu'ils différencient du vote noir : bien que « l'application des droits civiques et l'accès équitable aux ressources et au pouvoir » défendus par les Noirs états-uniens (Audebert, 2011, p. 39-40) participent de leur lutte, la préoccupation première de ces Antillais

---

<sup>22</sup> L'administration Trump a annoncé en novembre 2017 son intention de mettre un terme à ce programme. Susceptibles d'expulsion à partir de juillet 2019, en dépit d'enfants nés aux États-Unis et d'une situation en Haïti toujours critique, ce sont quelque 50 000 Haïtiens en situation « temporaire » qui risquent de passer dans la clandestinité.

<sup>23</sup> Cet espace avait été fermé en 1999, faute d'être fréquenté. Les investissements financiers de la municipalité pour le reconstruire ont revitalisé le quartier, preuve de l'influence des autorités.

est de régulariser le statut de clandestins et de réfugiés temporaires d'une grande partie d'entre eux. La classe politique a par conséquent tout intérêt à miser sur ce sentiment d'appartenance au groupe pour inciter les Haïtiens à affirmer leur différence, leur essor, et en définitive, leur indépendance financière.

### **3.2 « Si nou gen kouraj, n ap rive la; si nou gen linyon, n ap rive la » (« Si on a du courage, on va y arriver; si on est unis, on va y arriver »)**

Dans un tel contexte, les réseaux d'entraide de la diaspora haïtienne facilitant l'accès à l'emploi, au logement et aux ressources urbaines deviennent de plus en plus visibles, comme la très influente *Fanm Ayisyen nan Miyami* (FANM), le comité « Femmes haïtiennes de Miami » (ou « *Family Action Network Movement* » dans sa version *mainstream*)<sup>24</sup>. Fondée par Marleine Bastien en 1991 et « située au cœur de Little Haiti », cette ONG a pour mission d'« autonomiser les femmes haïtiennes et leurs familles sur les plans social, économique et politique, et de faciliter leur adaptation en Floride du Sud »<sup>25</sup>. Pareillement, la mission du *Sant La*, « Le Centre » (communautaire haïtien de North Miami) fondé en 2000, est de « responsabiliser, renforcer et élever socialement la communauté haïtienne du sud de la Floride en lui fournissant un accès gratuit à l'information et aux services existants pour assurer la réussite de son intégration »<sup>26</sup>. Autre exemple : *Radio Piman Bouk*, qui appartient au groupe *Piman Bouk Restaurant* et *Piman Bouk Bakery/ New Florida Bakery*, permet de nourrir le lien intracommunautaire, avec des informations locales comme en provenance d'Haïti.

Dans une stratégie mémorielle, les Haïtiens célèbrent chaque année le « jour du drapeau » (18 mai). Tout au long du mois de mai, des événements culturels, comme le *Zakafest*, et littéraires, comme le *Little Haiti Book Festival*, alternent avec des festivals de musique et des cours de cuisine antillaise (« Le Jour du drapeau », 2018). Les lieux de culte tels *Notre-Dame D'Haïti/Legliz Notre-dame Dayiti*, *l'Église Baptiste Haïtienne Emmanuel* et la *First Haitian Church*

<sup>24</sup> On notera l'astucieux tour de passe-passe linguistique.

<sup>25</sup> <https://www.fanm.org/>

<sup>26</sup> <https://www.santla.org/>

of God rassemblent de nombreux fidèles, l'occasion pour les Haïtiens de vivre leur foi parmi les leurs, à l'image des Églises afro-américaines. Les écoles alimentent également cette identité diasporique, telle *Toussaint L'Ouverture Elementary School* composée à 80 % d'élèves haïtiens.

L'ascension globale de la communauté haïtienne de Miami est par conséquent étroitement liée à l'investissement associatif de ses membres, tout autant qu'au soutien des politiques. Si avant l'exil, les Haïtiens n'avaient peut-être qu'une conscience vague de leur cohésion, leur expérience états-unienne les a incités à faire valoir leur culture commune comme moteur de leur renouveau. En ce sens, malgré ses faiblesses, Little Haiti s'avère être un espace où se complètent altérité et conformisme, un territoire permettant à cette diaspora de clamer sa légitimité et de s'affirmer comme une communauté incontournable de la scène floridienne.

### 3.3 Bataille autour d'un terrain « historique »

Si elle est libératrice, la prise de parole peut s'avérer offensante. L'officialisation le 26 mai 2016 du nom *Little Haiti* – qui n'était qu'usuel – en est un parfait exemple. Pertinente en apparence, cette résolution municipale provoqua un tollé chez les autres communautés de l'enclave, car elle sous-entendait que ces dernières y étaient peu représentées, alors que les Haïtiens ne constituent qu'une petite moitié de ses habitants, même si dans certains secteurs de l'enclave ils sont nettement majoritaires (The Children's Trust, 2015, p. 9)<sup>27</sup>. Les oppositions émanaient à la fois des Noirs états-unis, présents dès les années 1870 aux côtés de Bahamiens, et des promoteurs, en faveur du maintien des noms *Lemon City*<sup>28</sup> et (*Edison*)/*Little River* pour la partie nord (Sandler, 2016).

Bien sûr, la population haïtienne de Miami jubila à l'annonce du vote municipal, entonnant des chants créoles traditionnels que les officiels durent contenir. Pour Jan Mapou,

---

<sup>27</sup> Dans les secteurs 14.01, 14.02, 20.01 et 20.04 de Little Haiti, entre 35 % et 76 % des résidents s'identifient comme haïtiens ; ailleurs dans l'enclave, le pourcentage se situe entre 17 % et 34 %.

<sup>28</sup> L'essor des plantations d'agrumes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle valut à l'endroit l'appellation de *Lemon City*.



écrivain, avocat de la langue créole et libraire à Little Haiti : « C'est le seul groupe d'immigrés, je dirais, qui s'unissent et forment une communauté avec tous les éléments, tous les éléments culturels de leur pays. » (Sandler, 2016) « Pour certains, ce n'est qu'un nom; pour d'autres, c'est un héritage. [...] Je pense que c'est davantage qu'un nom, c'est une identité », déclara à son tour Cassandra Theramene, directrice du *Haitian Americans for Progress*, un comité d'action politique (Sandler, 2016). Les non-Haïtiens du quartier crient à juste titre au vol d'identité, en dénonçant l'insulte faite aux fondateurs de Lemon City. Pour Georgia Ayers, descendante bahamienne : « Ce secteur existait avant l'arrivée des Haïtiens. Pourquoi le nom devrait-il être changé pour leur convenir? » (Green et Rabin, 2013).

Pour la plupart des promoteurs, le changement de nom augure moins favorablement de l'évolution du quartier, comme le déplore Peter Ehrlich, qui travaille dans le secteur de l'immobilier<sup>29</sup> : L'officialisation de *La Petite Haïti* pourrait freiner ce changement. Nous savons, depuis vingt ans que nous faisons ce métier, que les gens préfèrent des désignations génériques ou véritablement historiques, y compris « Buena Vista » et « Little River ». Oui, Little Haiti a des connotations négatives (Sandler, 2016).

Directrice du FANM qui a soutenu cette résolution municipale, Marleine Bastien dénonce un « racisme inhérent envers les Haïtiens. [...] Ce n'est tout simplement pas correct » (Elfrink, 2016).

Contrairement aux apparences, la labellisation ethnique du quartier ne semble donc garante ni de la pérennité ni de la sérénité de l'expérience haïtienne. En effet, le désir de se sentir chez soi s'accompagne de sentiments d'exclusion, de dénigrement, d'inexistence même si des activistes comme Marleine Bastien affirment vouloir *aussi* préserver l'héritage de Lemon City et œuvrer pour faire cohabiter les héritages bahamien, haïtien et afro-américain. Pour la communauté noire états-unienne, l'enjeu dépasse le strict cadre de la lutte identitaire. S'étant vus relégués au second plan par des autorités se montrant plus intéressées par les victimes du communisme cubain, les Noirs états-unien

---

<sup>29</sup> Ancien New-Yorkais qui possède à Little Haiti trois hectares de terrain.

doivent dorénavant faire face aux flots conséquents d'Afro-Caribéens – Jamaïcains et, surtout, Haïtiens – qui leur « soustraient » leurs emplois. Représentant désormais un tiers de la population noire de Miami et la moitié de celle du comté voisin de Fort Lauderdale (Audebert, 2015), les Afro-Caribéens connaissent une croissance démographique fulgurante en Floride du Sud... alors que les Noirs états-uniens stagnent.

Malgré les bonnes volontés, il n'est pas aisé de faire d'un territoire ethnique, qu'il s'agisse de La Petite Haïti ou d'une autre enclave, un *safe space*, un espace où théoriquement l'expérience de « l'autre » compte également, où l'exploration du monde de l'« autre » n'entraîne pas nécessairement une démarche de repli. La toponymie, on le constate, intervient comme une manière de marquer son territoire au sein d'une métropole où prévalent la concurrence et les rapports de force entre groupes d'intérêts parfois opposés. La toponymie s'en trouve légitimée ou contestée en fonction des appartenances, une situation qui n'est jamais vraiment stable puisque les autorités elles-mêmes peuvent à tout moment réévaluer – et légitimer – ces occupations territoriales. La concentration des Haïtiens y est en effet suffisamment élevée pour permettre une isolation des autres enclaves ethniques, dans un système de « passation des pouvoirs » territoriaux qui suit les évolutions migratoires de la mégapole floridienne. On peut admettre que l'installation de nouveaux venus dans une zone habitée par d'autres communautés puisse être vécue comme une invasion des temps modernes. Néanmoins, si les Haïtiano-Miamiens affirment ainsi leurs spécificités culturelles, peut-être est-ce là un moyen de répondre aux discriminations dont ils sont l'objet.

En effet, malgré leurs différences historiques et culturelles, les Afro-Américains et les Afro-Caribéens apparaissent comme un seul et même bloc pour une grande majorité de Floridiens, comme nous l'avons vu précédemment. À Little Haiti, le visiteur peut aisément faire ce rapprochement à la vue des représentations géantes de Martin Luther King ou de Barack Obama qui soulignent incontestablement l'héritage commun avec les Noirs états-uniens. La volonté d'embrasser le rêve américain a poussé les Haïtiens à se différencier culturellement et historiquement des *African Americans*, mais leur sort reste proche

de ces derniers, repoussés comme eux dans des zones de second ordre où ils subissent les mêmes discriminations, les mêmes vexations et les mêmes brutalités policières.

### **3.4 Le rôle mémoriel et la mission sociale du street art**

À l'instar de José Martí chez les Cubains de Floride<sup>30</sup>, le héros révolutionnaire Toussaint Louverture<sup>31</sup> est fréquemment mis à l'honneur par la diaspora haïtienne, notamment dans les représentations picturales de Serge Toussaint<sup>32</sup>. En 2015, cet artiste-muraliste réalisa une fresque de 12 mètres de long sur 3 mètres de haut en hommage aux héros de l'indépendance haïtienne, ces « ancêtres qui combattirent pour la liberté d'Haïti » (Murriel, 2015). S'il vit aujourd'hui de son art en réalisant des enseignes commerciales géantes (voir figure 5), Toussaint reste attaché à la promotion et à la défense de l'enclave. Ses messages sont fortement engagés, comme avec *Smile Lil' Haiti*, fresque qu'il exécuta en janvier 2018 (Poblete, 2018). La partie centrale de ce triptyque géant renvoie à l'histoire d'Haïti, avec les armes du drapeau national et une date importante pour les Haïtiens, 1804, celle de l'indépendance; les encadrent deux poings fermés en signe de lutte au-dessous desquels sont inscrits les mots « libre » et « fiertée (sic) ». Le pan droit représente la Citadelle Laferrière devant laquelle se tient Henri Christophe, premier et seul roi d'Haïti, bras droit de Toussaint Louverture. Sur le pan de gauche est représenté un photographe arborant un T-shirt aux couleurs du drapeau haïtien, encadré à gauche du titre « Smile » et à droite de l'inscription « Lil' Haiti is Watching ». L'espace qu'il convient de « garder à l'œil » et de sécuriser ici est celui que les promoteurs sont prêts à transformer.

---

<sup>30</sup> José Martí, poète national, devint un héros pendant la guerre d'indépendance contre l'Espagne (1895-1898), une guerre soutenue par les États-Unis.

<sup>31</sup> Toussaint Louverture (1743-1803), meneur de la révolution des esclaves en Haïti, reste la figure historique haïtienne la plus respectée et la plus commémorée.

<sup>32</sup> Né à Port-au-Prince, ce peintre qui émigra à New York à l'âge de 12 ans vint s'établir en tant que jeune artiste à Miami où il officie depuis le milieu des années 1990.



Figure 5. Piman Bouk Bakery, fresque de Serge Toussaint. Détail.

Depuis que la ville de Miami a financé en 2004 la reconstruction du *Mache Ayisyen/Caribbean MarketPlace* pour marquer le bicentenaire de l'indépendance de l'île, le quartier a été « nettoyé » et le sud de la Petite Haïti est devenu un grand parc à thème caribéen où l'on peut manger du « griot »<sup>33</sup> et du « pain patate »<sup>34</sup> et acheter de l'art naïf haïtien. Le tourisme y attise les convoitises des investisseurs intéressés par ce secteur financièrement accessible et proche de Downtown/Brickell et des plages. Toussaint, mais aussi des anonymes, y multiplient les marques « haïtiennes » (fresques, panneaux, commerces, musique, drapeaux, parler créole, animations), tant tous ont à cœur de sensibiliser le visiteur sur le devenir de leur quartier.

L'art urbain qui s'est développé à Little Haiti n'est pas seulement une vitrine de l'histoire ou des revendications politiques haïtiennes : il est aussi un genre artistique susceptible de s'adresser aux milieux populaires, nombreux à La Petite Haïti. Les fresques murales de l'enclave mettent en images tout autant la culture

<sup>33</sup> Plat de porc mariné et frit.

<sup>34</sup> Pudding à base de patate douce.

haïtienne que la contestation. Bien que de plus en plus cadrées par les autorités, ces œuvres provoquent une rencontre (entre l'artiste et l'observateur); elles créent une pause sur image, un moment privilégié (Gerini, 2015). Comme l'indique la page Facebook du *Little Haiti Mural Project*, l'objectif principal est « d'embellir et de rajeunir Little Haiti sans en changer l'esprit, en travaillant avec les dirigeants de la communauté et les résidents »<sup>35</sup>. L'idée de Yuval Ofir, responsable du projet, est de « rendre l'art accessible aux gens ordinaires » dans un syncrétisme d'art afro-américain et caribéen (Tracy, 2018). Aussi, les murs commerciaux, privés ou publics de l'enclave haïtienne sont-ils autant de toiles blanches que des artistes des rues remplissent de couleurs et de formes suggestives des Antilles. Ici, des femmes sont représentées au milieu de fleurs et de perroquets, arborant des coiffes et des robes traditionnelles en madras et portant sur leur tête des paniers remplis de bananes et d'ananas. Là, dans des décors de marchés de fruits et légumes où tout est profusion, des foules joyeuses et bigarrées s'affairent à décharger des marchandises et à les vendre (voir figure 6).



Figure 6. Fresque du Centre culturel haïtien de Little Haiti. Détail.

Ces productions picturales de Little Haiti s'écartent peu des clichés. Les hommes y sont dépeints travaillant dans des champs de canne à sucre, où le planteur blanc ou métis est délibérément absent, et leurs mines épanouies traduisent une vision quasi mythifiée, donc

<sup>35</sup> <https://www.facebook.com/LittleHaitiMP/>

improbable, d'Haïti. On y devine le lien indéfectible et puissant avec l'île natale, une terre certes malmenée à la fois par les cieux et par les hommes, mais qui demeure irremplaçable et idéalisée, dans le cœur des Haïtiens expatriés comme dans ceux de la seconde génération. Si l'art haïtien contemporain n'a pas nécessairement le caractère naïf auquel on l'associe souvent<sup>36</sup>, les peintures murales et les enseignes de Little Haiti misent, elles, quasi systématiquement sur la nature exotique d'une vie haïtienne passée sous le soleil des Caraïbes, où tout est rondeur, comme les courbes des femmes, et joie de vivre. Peut-être ces douceurs et cette gaieté compensent-elles la souffrance qu'engendre l'exil. Peut-être ont-elles un effet cathartique en facilitant la transition migratoire entre une île qu'il a fallu quitter, si «maudite» soit-elle, et le pays d'installation.

Les couleurs ainsi affichées de la Petite Haïti opèrent comme autant de marqueurs historiques et identitaires dans lesquels la communauté haïtienne de Floride se retrouve. En recréant un environnement familial, ces œuvres picturales apportent un réconfort visuel et affectif aux exilés, leur procurant la sensation d'être encore sur l'île natale<sup>37</sup>. «Consolation», peut-être, pour cette population déracinée, les enseignes et les symboles de la culture haïtienne présents dans les rues de Little Haiti rassurent la communauté sur la possibilité de vivre en terre états-unienne selon ses propres traditions. Ils la confortent aussi quant à la pérennité de sa propre identité. En investissant un quartier peu favorisé, la diaspora haïtienne s'est inscrite dans un processus d'appropriation territoriale caractéristique de nombreux groupes ethniques : protéger son identité sur un terrain qui suscitait peu d'intérêt urbanistique. Si la gentrification à l'œuvre à Little Haiti amorce des

---

<sup>36</sup> Pour une analyse critique de l'art haïtien, lire l'article de Sullivan, 2015.

<sup>37</sup> Un intéressant parallèle peut être établi avec l'art haïtien vendu à Haïti. «Entre temps, en Haïti, les galeries se multiplient et vendent aux touristes de la peinture primitive, aux locaux de la peinture moderne et à la diaspora nostalgique des paysages et des scènes de genre typiques et bien faites. Certains ont voulu voir dans cette dernière une nouvelle démarche identitaire. En réalité, si quête d'identité il y a, ce n'est pas de la part de l'artiste mais bien de la part de ces acheteurs haïtiens qui vivent à l'étranger et qui, pour s'identifier, ont choisi de se procurer ces images évocatrices de l'Haïti qu'ils avaient quitté.» (Alexis, 2013)

bouleversements économiques et démographiques majeurs, la communauté enclenche de son côté une riposte identitaire, affirmant sa fierté culturelle et son occupation des lieux en multipliant les manifestations communautaires, comme au *Mache Ayisyen/Caribbean MarketPlace* (voir figure 7). En d'autres termes, la diaspora haïtiano-miamienne est sortie de son silence et de ses complexes, car elle a pris conscience que pour exister socialement, il lui était indispensable de prendre la parole dans l'espace public.



Figure 7. *Mache Ayisyen* ou *Caribbean MarketPlace*

## Conclusion

« Everywhere we go, We are in danger ». Tel est le titre d'un article écrit en 1990 par Nina Glick-Schiller et Georges Fournon, au sujet du processus identitaire transnational haïtien. La stigmatisation de cette communauté comme porteuse de maladies épidémiques, pratiquant la magie noire et s'exprimant dans une langue marginale a longtemps poussé ses ressortissants à trouver refuge sur une terre que, pour se « rapprocher » de leur île, ils nommèrent *La Petite*

*Haïti* ou *Ti Ayiti*. Mais est-on « en lieu sûr » au sein d'une enclave ethnique? La question que s'est posée cette étude apporte des réponses variées. D'une certaine manière, l'exilé qui se pense en danger, de par la fragilité de son statut, de par ses revenus, de par sa langue et ses pratiques culturelles peut en effet se « sentir en sécurité », protégé par le nombre et, surtout, par ses semblables. Il ressent d'autant plus ce besoin qu'au-delà des lieux physiques, il y retrouve des parties de lui-même qu'en Haïti il a laissées : une culture, une langue, et bien sûr des êtres aimés. Les Haïtiens de La Petite Haïti peuvent alors y entrevoir un renouveau et y réaffirmer une identité. L'ancrage culturel qui passe par un ancrage territorial nourrit ainsi le sentiment d'un dessein collectif qui contraste avec la situation extérieure. Lorsque parallèlement ce même territoire est valorisé par les autorités, le Haïtien a tout « lieu » de croire en sa singularité et en sa liberté d'être, de peindre, de dire. La dangerosité potentielle du pays d'accueil peut alors décroître à mesure que s'intègre l'exilé, qu'il est reconnu par la société et, il faut en convenir, qu'il s'éloigne du berceau historique pour rejoindre les banlieues à prédominance haïtienne.

Pour autant, l'idéal démocratique états-unien qui joue en faveur de la légitimité et du bien-fondé de Little Haiti peut aussi se retourner contre elle. D'autres groupes, noirs états-uniens et bahamiens, revendiquent leur droit à être sur ces terres. Le partage culturel et territorial n'est pas des plus innés, une problématique qui remonte à la nuit des temps. Quand le climat social et identitaire se tend, est-il possible de trouver une juste mesure entre des solidarités ethniques, d'un côté, et des stratégies du « vivre ensemble », de l'autre? En tant que *safe space*, l'enclave ethnique est-elle un leurre? Si elle est un rempart, qui seraient les envahisseurs? Ne faut-il pas voir du côté des promoteurs qui attirent dans leur sillage des populations plus jeunes, plus blanches, plus aisées? Le danger n'est pas tant de maintenir le territoire intact vis-à-vis des trentenaires et des touristes, qui ne sont pas réfractaires au mode de vie haïtien, mais d'en protéger l'intégrité contre les investisseurs immobiliers qui, paradoxalement, jouent sur le caractère ethnique comme argument de vente. Tandis que ces derniers affirment avoir transformé un espace répulsif et exclusif en un quartier tendance mais respectueux de la culture caribéenne et de la diversité ethnique, la communauté haïtienne s'inquiète, à juste titre. D'un



espace qu'on espérait temporaire le temps de s'acclimater et d'intégrer la société d'accueil, Little Haiti se retrouve sur la sellette, un *safe space* dont il faut protéger l'âme, un « paradis » qu'il ne faut pas perdre, pour que cesse enfin l'adage « À île maudite, peuple maudit ». Le paysage métropolitain miamien particulièrement diversifié permet la constitution – et l'évolution – d'enclaves ethniques. Il n'est pas d'image figée de la fragmentation ethnique de la ville, et dans ces glissements humains qui s'opèrent en matière de territoire, les Haïtiens, comme les autres groupes nationaux, sont à la fois acteurs et spectateurs.

## Références<sup>38</sup>

- ALBA, R. et V. NEE (2003). *Remaking the American Mainstream. Assimilation and Contemporary Immigration*, Cambridge, Mass. & London, England, Harvard University Press.
- ALEXIS, G. (2013). « Entre revendication identitaire et ambition de reconnaissance internationale: l'expérience haïtienne », *Association internationale des critiques d'art-Caraïbe du Sud*, 2 mars 2013, [en ligne]. <https://aica-sc.net/2013/03/02/entre-revendication-identitaire-et-ambition-de-reconnaissance-internationale-lexperience-haitienne-gerald-alexis/>.
- AUDEBERT, C. (2011). « Catégorisation raciale, ethnicité et compétition spatiale des communautés afro-caribéennes aux États-Unis: géographie urbaine et stratégies politiques », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 27, p. 31-46. [en ligne]. <https://www.cairn.info/revue-europeenne-des-migrations-internationales-2011-1-page-31.htm>.
- AUDEBERT, C. (2012). *La Diaspora haïtienne, Territoires migratoires et réseaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, [en ligne]. <https://books.openedition.org/pur/26969>.
- AUDEBERT, C. (2015). « Miami, métropole-carrefour des Amériques. Réflexions à partir de l'expérience migratoire haïtienne », *Problèmes d'Amérique latine*, n° 96-97, p. 105-121. [en ligne]. <http://www.cairn.info/revue-problemes-d-amerique-latine-2015-1-page-105.htm>.
- BARTH, F. (1969). *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organisation of Culture Difference*, Bergen, Universitetsforlaget & London, Allen & Unwin.

---

<sup>38</sup> Dernière consultation des liens URL : 30 janvier 2019.

- BOJNANSKY, E. (2014). « Names Matter », *Bicayne Times*, [en ligne]. [http://www.biscaynetimes.com/index.php?option=com\\_content&view=article&id=1671:names-matter](http://www.biscaynetimes.com/index.php?option=com_content&view=article&id=1671:names-matter). Brookings Institution Metropolitan Policy Program (2005). *The Haitian Community in Miami-Dade : A Growing the Middle Class Supplement*, [en ligne]. [https://www.brookings.edu/wp-content/uploads/2016/06/20050901\\_haiti.pdf](https://www.brookings.edu/wp-content/uploads/2016/06/20050901_haiti.pdf).
- BROOKINGS INSTITUTION (2005). *The Haitian Community in Miami-Dade. A growing the Middle Class Supplement*. [En ligne]. [https://www.brookings.edu/wp-content/uploads/2016/06/20050901\\_haiti.pdf](https://www.brookings.edu/wp-content/uploads/2016/06/20050901_haiti.pdf)
- BRUNEAU, M. (2006). « Les territoires de l'identité et la mémoire collective en diaspora », *L'Espace géographique*, p. 328-333. [en ligne]. <https://www.cairn-inf/revue-espace-geographique-2006-4-page-328.htm>.
- COMAYAGUA99 (s.d.). « Miami et ses différents quartiers », *English Wikipedia*, CC BY-SA 3.0.
- ELFRINK, T. (2016). « Miami Could Officially Put Little Haiti on the Map This Week, but Opponents Prepared to Fight », *Miami New Times*, 23 mai 2016, [en ligne]. <http://www.miaminewtimes.com/news/miami-could-officially-put-little-haiti-on-the-map-this-week-but-opponents-prepared-to-fight-8475289>.
- ELLESARA (2013). « Rubbish to Riches : The Little Haiti Garden Community », *The Genuine Garden*, 3 avril 2013, [en ligne]. <https://thegenuinekitchen.com/tag/little-haiti-community-garden/>.
- GALBAUD, M. N. (s.d.). *Manbo la Sirena Botanica*, [en ligne]. <http://manbolasirena.blogspot.com>.
- GERINI, C., (2015). « Le street art, entre institutionnalisation et altérité », *Hermès, La Revue*, n° 72, p. 103-112. [en ligne]. <https://www.cairn.info/revue-hermes-la-revue-2015-2-page-103.htm>.
- GLAZER, N. (1997). *We Are all Multiculturalists now*, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- GLICK-SCHILLER, N. et G. FOURON (1990). « "Everywhere We Go, We Are in Danger" : Ti Manno and the Emergence of a Haitian Transnational Identity », *American Ethnologist*, vol. 17, n° 2, p. 329-347. [en ligne]. <http://www.jstor.org/stable/645083>.
- GOFFMAN, E. (1974). *Les rites d'interaction*, Paris, Éditions de Minuit (1967. *Interaction Ritual: Essays on Face-to-Face Behavior*, New York, Doubleday/Anchor Books, tr. Kihm A.).
- GREEN, N. et C. RABIN (2013). « Where's Little Haiti? It's a big question », *Miami Herald*, 23 octobre 2013, [en ligne]. <http://www.miamiherald.com/news/local/community/miami-dade/article1956649.html>.

- HALL, S. (1994). « Cultural Identity and Diaspora », dans Williams, P. et L. Chrisman (dir.), *Colonial Discourse and Post-Colonial Theory: A Reader*, London, Harvester Wheatsheaf, p. 227-237.
- KENNEY, M. (2001). *Mapping Gay L.A.: The Intersection of Place and Politics*, Philadelphia, Temple University Press.
- LABELLE, M. (1987). *Idéologie de couleur et classes sociales en Haïti*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.
- “LE JOUR DU DRAPEAU’ À MIAMI : LA GRANDE FÊTE HAÏTIENNE DURANT TOUT LE MOIS DE MAI!” (2018), *Le courrier de Floride, journal des francophones de Floride*, 28 avril 2018, [en ligne]. <http://courrierdefloride.com/2018/04/28/le-jour-du-drapeau-a-miami-la-grande-fete-haitienne-durant-tout-le-mois-de-mai-3/>.
- LEDoux, D. (2014). “Vaudou et Santeria en Floride”, *Le Courrier de Floride*, 22 septembre 2014, [en ligne]. <http://courrierdefloride.com/2014/09/22/vaudou-et-santeria-en-floride/>.
- MARCELIN, L. H. (2005). “Identity, Power, and Socioracial Hierarchies Among Haitian Immigrants in Florida”, dans Dzidziényo, A. et S. Oboler (dir.), *Neither Enemies nor Friends*, New York, Palgrave Macmillan, p. 209-227.
- MÉDAM A. (1993). “Diaspora/Diasporas. Archétype et typologie”, *Revue Européenne des Migrations Internationales*, vol 9, n° 1, p. 59-65. [en ligne]. [https://www.persee.fr/doc/remi\\_0765-0752\\_1993\\_num\\_9\\_1\\_1049](https://www.persee.fr/doc/remi_0765-0752_1993_num_9_1_1049).
- MOHL, R. (1989). “Shadows in the Sunshine : Race and Ethnicity in Miami”, *Tequesta*, n° 49, p. 63-80. [en ligne]. [http://digitalcollections.fiu.edu/tequesta/files/1989/89\\_1\\_04.pdf](http://digitalcollections.fiu.edu/tequesta/files/1989/89_1_04.pdf).
- MURRIEL, M. (2015). « Little Haiti's Street Art, Before The Wynwood Era », *WLRN Public Radio and Television*, 30 novembre 2015, [en ligne]. <http://wlrn.org/post/little-haitis-street-art-wynwood-era>.
- NEBHRAJANI, R. (2016). « The Many Names of Lemon City », *The New Tropic*, 20 janvier 2016, [en ligne]. <https://thenewtropic.com/name-lemon-city/>.
- NIJMAN, J. (2011). *Miami, Mistress of the Americas*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- OLAECHEA, C. (2016). « Little Haiti and Beyond: A Culinary Community in Miami », *EATER- MOFAD*, [en ligne]. <https://www.eater.com/a/mofad-city-guides/miami-haitian-history>.
- PARK, R., E. BURGESS et R. MCKENZIE (1925). *The City*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Poblete, G. (2018). « Little Haiti Artist Says His New Mural Is For The Community –And Those Who Threaten It », *South Florida News Service*, 23 février 2018, [en ligne]. <http://sfns.online/little-haiti-artist-says-his-new-mural-is-for-the-community-and-those-who-threaten-it/>.

- PORTES, A. (dir.) (1995). *The Economic Sociology of Immigration: Essays on Networks, Ethnicity and Entrepreneurship*, New York, Russell Sage Foundation.
- PORTES, A. et R. BACH (1985). *Latin Journey. Cuban and Mexican Immigrants in the United States*, Berkeley, University of California Press.
- PORTES, A. et L. JENSEN (1992). « Disproving the Enclave Hypothesis: Reply », *American Sociological Review*, vol. 57, n ° 3, p. 418-420. [en ligne]. [www.jstor.org/stable/2096246](http://www.jstor.org/stable/2096246).
- PORTES, A. et A. STEPICK (1993). *City on the Edge: The Transformation of Miami*, Berkeley, University of California Press.
- « RACE AND ETHNICITY IN LITTLE HAITI, MIAMI, FLORIDA » (2018). *Statistical Atlas*, [en ligne]. <https://statisticalatlas.com/neighborhood/Florida/Miami/Little-Haiti/Race-and-Ethnicity>.
- RAULIN, A. (2000). *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*, Paris, L'Harmattan.
- RONALDO, J. (2015). « Représentations de l'identité haïtienne dans la diaspora à travers *La Danse sur le Volcan* de Marie Vieux-Chauvet et *Butterfly's Way* d'Edwidge Danticat », mémoire de fin d'études, Trinity College, [en ligne]. <http://digitalrepository.trincoll.edu/theses/483>.
- SANDLER, N. (2016). « Developers, Historians, and Activists War Over the Future of Little Haiti », *Miami New Times*, 26 juillet 2016, [en ligne]. <https://www.miaminewtimes.com/news/developers-historians-and-activists-war-over-the-future-of-little-haiti-8628829>.
- SCHULZ J. et J. BATALOVA (2017). « Haitian Immigrants in the United States », *Migration Policy Institute*, 2 août 2017, [en ligne]. <https://www.migrationpolicy.org/article/haitian-immigrants-united-states#Distribution>.
- SHEAR, M. et J. DAVIS (2017). « Stoking Fears, Trump Defied Bureaucracy to Advance Immigration Agenda », *The New York Times*, 23 décembre 2017, [en ligne]. [https://www.nytimes.com/2017/12/23/us/politics/trump-immigration.html?\\_r=1](https://www.nytimes.com/2017/12/23/us/politics/trump-immigration.html?_r=1).
- SMILEY, D. (2016). « What's in a name? Little Haiti boundaries now official », *Miami Herald*, 26 mai 2016, [en ligne]. <http://www.miamiherald.com/news/local/community/miami-dade/article80151417.html>.
- STEPICK, A. et al. (2003). *This Land Is Our Land: Immigrants and Power in Miami*, Berkeley, University of California Press.
- SULLIVAN, E. (2015). « “La magie de l'authenticité” : Deux décennies d'exposition et d'étude de l'art haïtien aux États-Unis et en Grande-Bretagne », *Gradhiva*, n ° 21, p. 206-221. [en ligne]. <http://journals.openedition.org/gradhiva/2992>.
- TARRIUS, A. (1993). « Territoires circulatoires et espaces urbains », *Annales de la Recherche Urbaine*, n ° 52, p. 51-60.

- THE CHILDREN'S TRUST (2015). *Little Haiti Community Needs Assessment*, [en ligne]. [https://www.thechildrenstrust.org/sites/default/files/kcfinder/files/providers/analytics/reports/Little\\_Haiti\\_Miami-Dade\\_County-May2015.pdf](https://www.thechildrenstrust.org/sites/default/files/kcfinder/files/providers/analytics/reports/Little_Haiti_Miami-Dade_County-May2015.pdf)
- TRACY, L. (2018). « Art Basel Miami Beach and Miami Art Week 2018 Public Art Guide », *Miami New Times*, 3 décembre 2018, [en ligne]. <https://www.miaminewtimes.com/arts/art-basel-miami-beach-and-miami-art-week-2018-public-art-guide-10933423>.
- US CENSUS BUREAU (2016). « Selected Characteristics of the Native and Foreign-Born Populations–2012-2016 American Community Survey 5-Year Estimates, Miami Dade County », *American Fact Finder*, [en ligne]. <https://factfinder.census.gov/faces/tableservices/jsf/pages/productview.xhtml?src=bkmk>.
- US CENSUS BUREAU (2018). « Miami-Dade County, Florida », *QuickFacts*, [en ligne]. <http://www.census.gov/quickfacts/table/PST045214/12086>.
- VALLET-ARMELLINO, M. (2017). “Le sujet en lieu sûr”, *Nouvelle revue de psychosociologie*, n° 24, p. 67-79. [en ligne]. <https://www.cairn.info/revue-nouvelle-revue-de-psychosociologie-2017-2-page-67.htm?contenu=resume>.
- WATERS, M. (1999). *Black Identities. West Indian Immigrant Dreams and American Realities*, Cambridge, Mass. & London, England, Harvard University Press.
- WILSON, K. L. et A. PORTES (1980). "Immigrant enclaves : an analysis of the labor market experiences of Cubans in Miami", *American Journal of Sociology*, 86(2), p. 295–319.